

Enlèvement à Parthenay

Et pourtant, si. C'est bien un troisième coup qui va remiser aux oubliettes les deux projets précédents et s'inscrire dans les annales de Parthenay.

Nous sommes en musique, un mercredi matin. La veille, nous avons décidé d'organiser un enlèvement fictif, pour animer un peu le marché. Toute la promo est mise au parfum en quatrième vitesse. Chacun sait ce qu'il a à faire, nous quittons l'EN en plein cours. Philippe sera l'otage, Titi conduira la voiture, Néné et moi capturerons Philippe. Quintas prendra les photos, tous les autres provoqueront la panique et instilleront des rumeurs dans la foule. C'est parti !

Ah, ben, ça alors !?... À notre grande surprise, la première tentative, sur les marches du Crédit Agricole, ne donne rien. Aucune réaction. Peau de zob. Nada. Nib. Que pouic. Les gens ici ne sont préoccupés que par leur fric ? Ou alors on n'a pas été assez spectaculaires ?... C'est ça ! Étoffer la mise en scène. Pimenter accoutrements et accessoires. Après un rapide briefing à la Bascule, on remet le couvert, mais devant le Palais des Congrès.

Chacun est en position. Une 404 Peugeot descend l'avenue Wilson, tourne aux feux à gauche dans la rue qui remonte devant le Palais, aujourd'hui comblée par l'esplanade. Là, brusque coup de frein. Trois individus masqués et armés de bâtons surgissent, matraquent un jeune homme, qui hurle des « *Mamaaaaaan ! Mamaaaaaan !* », et l'enfourment dans la voiture. La 404 démarre en trombe, moteur rugissant, braillements s'échappant par les vitres entrouvertes, et vire à droite boulevard de la Meilleraye, en direction de la Porte Saint-Jacques. Clap de fin de séquence.

Tout y était. Crissements de pneus, bandits déguisés, vociférations, foule médusée, témoins apeurés, même la police municipale était présente par hasard. Nous filons nous garer dans un endroit discret tout proche. Nous n'avons qu'une hâte : venir constater le résultat de l'opération. Lorsque nous y sommes, dix minutes plus tard, à pied, visages découverts et vêtements changés, un regroupement inouï s'est constitué ! On dit qu'un photographe témoin de la scène a été arrêté et emmené par la police. Au bar du Drapeau,

nous écoutons les commentaires, ravis. Les gens racontent tout et n'importe quoi, c'est super. Reste à se rendre au commissariat, place de la mairie, dans les locaux de l'ancien tribunal, pour stopper l'émotion collective et permettre à Quintas de recouvrer la liberté. Ah, la tête du policier municipal Luthiau, lorsque nous le croisons en 404 dans la petite rue de la Saunerie ! Il quitte à l'instant le commissariat où il a établi un signalement précis, lui, de notre voiture. Il réalise là son demi-tour en mobylette le plus vigoureux de sa carrière et entre sur nos talons dans le bureau du commissaire. Ce dernier fait les gros gros gros gros yeux, presque entièrement disparus sous des sourcils très très très très très froncés. Bon, on s'y attendait quand même un peu. Sévère engueulade, contrôle et relevé d'identités, têtes baissées, airs fautifs et soumis. Puis, tranquillou, têtes doucement redressées, explications, farce, bal de l'EN, sourires avenants, jeunesse, insouciance, tout ça... Et le commissaire finit par lâcher : « *Allez, ça ira pour cette fois, et qu'on ne vous y reprenne plus, hein !* ». Sourires pincés. Liesse contenue. À la fin de la discussion, il nous apprend deux nouvelles qui écorchent un peu notre sérénité. Nous sommes arrivés in extremis ! Et d'une, il a déjà le nom du propriétaire de la voiture. Et de deux, il s'apprêtait à déclencher l'alerte générale en Deux-Sèvres, pour procéder à l'interception du véhicule. Or, le propriétaire... c'est Macache ! En effet, depuis quelques jours, Titi est en négociation avec lui pour acheter sa voiture, l'affaire n'est pas conclue et Titi l'a en prêt pour un essai.

Y a-t-il eu contact entre le commissaire et le directeur de l'EN ?... Quoi qu'il en soit, si ce dernier élèvera d'un cran son degré de rancœur à notre égard, il cédera la 404 à Titi pour un prix raisonnable.

Déjeuner de planification au réfectoire et, l'après-midi, la promo entière se disperse en enquête auprès du public. Le jeu continue. Nous sommes journalistes. Interviews. Reportages. Le soir même, comme c'est jour de marché, le bouche à oreille fonctionne à merveille et toute la Gâtine est émue par « cette fillette » qui a été kidnappée à Parthenay. Les articles de presse du lendemain ne mettront fin qu'en partie à la rumeur. Et nous en profiterons pour faire de la pub pour notre bal, qui advient dans la foulée. Un sens inné de la com, quoi.

Nous offrirons des fleurs à une dame, dont nous avons appris qu'elle se promenait sur les lieux de l'enlèvement et qu'elle s'était sentie mal. Plates excuses, réaction gentille et indulgente de la dame.

Bizarrement, cette histoire me sauvera la mise l'année suivante.

Je me gare dans la rue Jean Jaurès, en face du magasin d'optique Dessery, là où on n'a pas le droit, devant l'actuelle boutique Orange. J'attends tranquillement mon tour quand, soudain, je vois le policier Luthiau qui relève la plaque de ma R8 ! Je sors précipitamment. Bonjour, monsieur. Désolé, j'en ai à peine pour une minute, bla bla bla... « *Vos papiers !* ». Bon, raté. « *Coupeau... Coupeau... hmm... Dites-moi, vous ne faisiez pas partie de la bande de normaliens, l'an dernier, qui avait organisé un enlèvement pour leur bal ?* ». Penaud. Ben... heu... si. « *Allez, circulez !* ». Merci, m'sieur l'agent ! Au revoir.

*Extrait du bouquin de Didier Coupeau
« Je suis né à 15 ans » (réédition octobre 2021)*